

Navigation du 13/9 au 5/10/2009

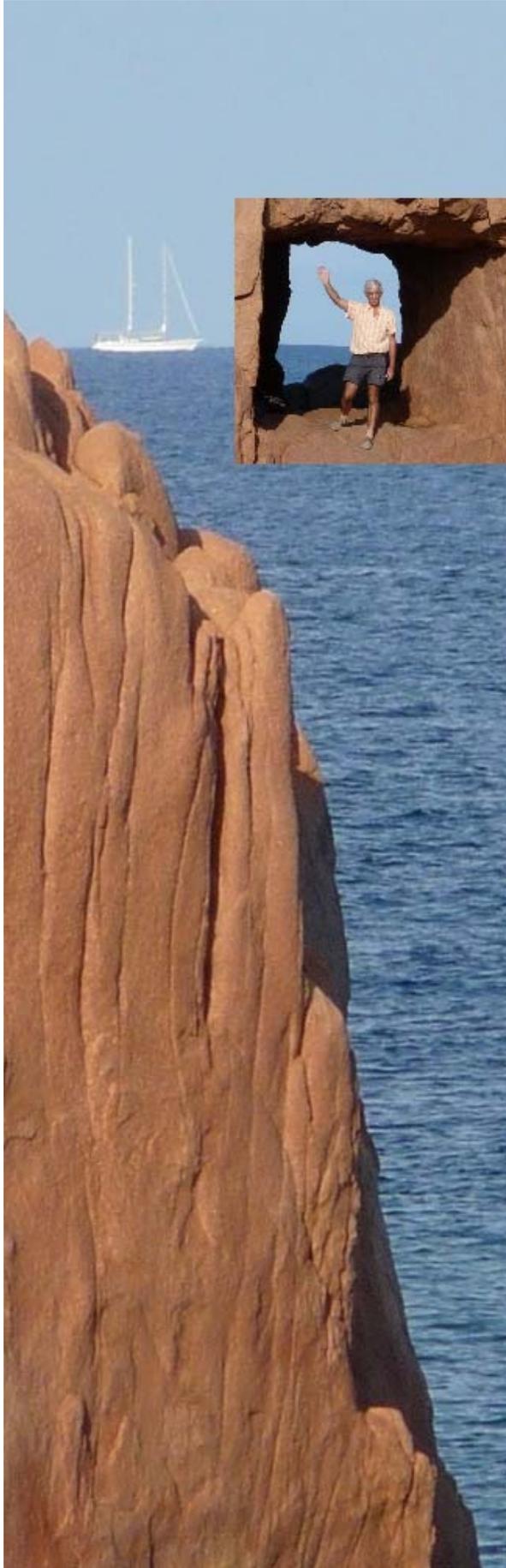
Total des milles parcourus: 8885'

Latitude: 43°19,8' N

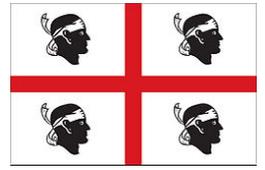
Longitude: 005°09,2' E

© Edition décembre 2009

Aquabul n°41

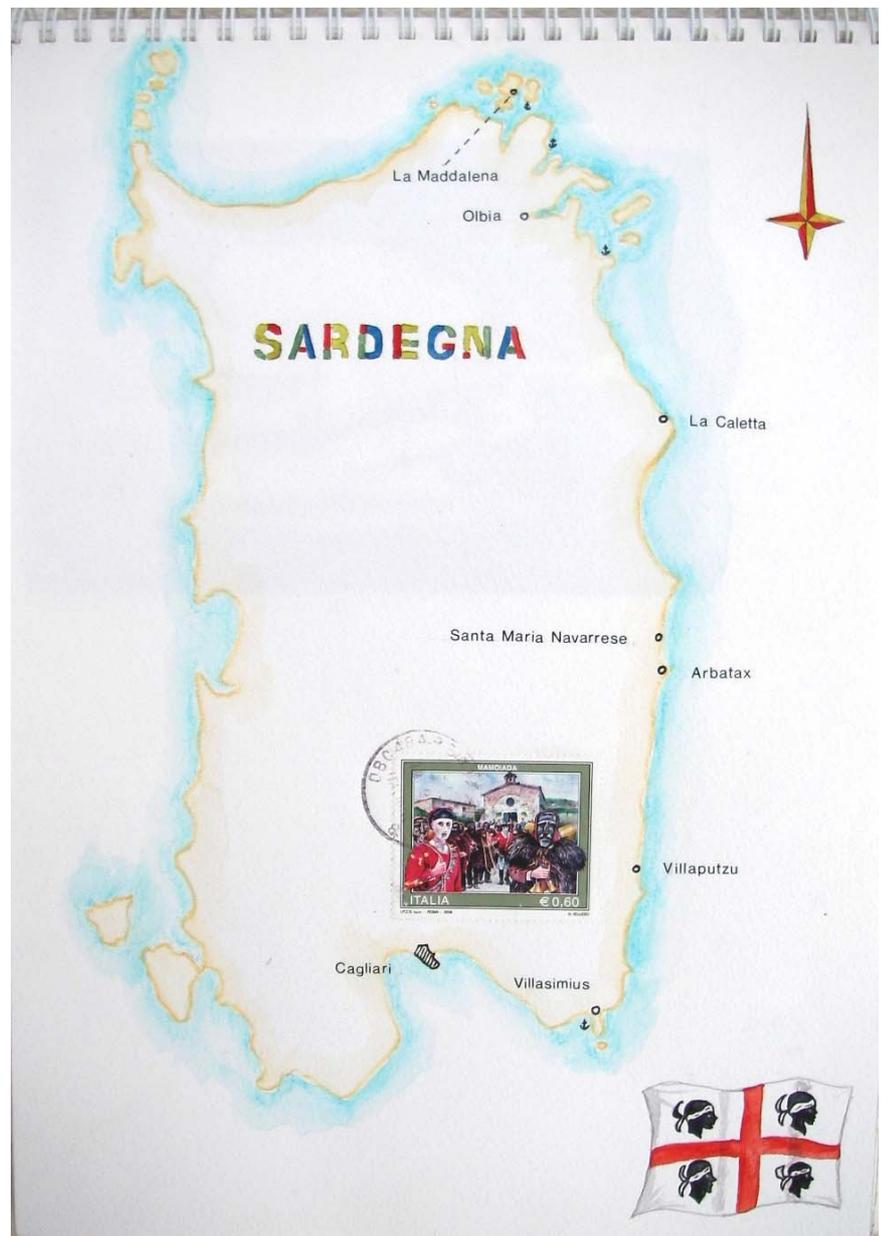


Qu'elle est jolie la Sardaigne !



Villasimius, Porto Corallo, Arbatax, La Caletta, La Maddalena...

Une traversée sans complication, étoilée de houle, de vent léger, de voile hissée, de voie lactée, de dauphins, de quelques milles au moteur appuyé de la voile. Des quarts tranquilles, une fatigue diffuse... et nous voici de retour en Europe.



Un petit bout d'Europe, un petit bout d'Italie. Italie ? On se sent véritablement dans un autre pays, ce n'est pas l'Italie ici. La Sardaigne, c'est presque trois fois la superficie de la Corse, c'est la deuxième plus grande île de Méditerranée, comme un point d'exclamation géant au milieu de la mer. La Sardaigne, c'est un langage, une civilisation, une histoire, une culture, une nature, spécifiques. Depuis le 7^e millénaire avant JC, le petit continent sarde s'est vu envahir par les populations méditerranéennes les plus diverses, des gens de la mer qui ont régulièrement modifié la génétique culturelle des habitants de l'île. Au 2^e millénaire avant JC, une civilisation nuragique provenant probablement d'Orient s'implanta dans l'île en y laissant des monuments archéologiques très particuliers : il subsiste environ 7000 mystérieuses nuraghes (prononcer nouragui) sur une estimation de 30000 sites érigés partout, sur les hauteurs, à l'entrée des fleuves, des vallées, le long des sentiers, dans les plaines ou sur les côtes, comme des châteaux invulnérables, des temples où l'on vénérât de mystérieuses divinités, insérés dans un lieu de vie et d'habitation. Un peu les précurseurs des châteaux fort moyenâgeux, un peu les villes fortifiées en somme. Ces constructions de pierre nous font penser aussi aux temples préhistoriques maltais qui comptent parmi les constructions les plus anciennes et les mieux conservées du monde.



Environ 1000 ans avant JC, les Phéniciens débarquèrent sur l'île, baptisant l'île « Sardinia » et engageant des échanges commerciaux entre les populations nuragiques et méditerranéennes. Se suivent alors les envahisseurs : Carthaginois, Romains, Vandales, Wisigoths, Arabes, Byzantins, Pisans, Génois, Aragonais, Espagnols, Anglais, Autrichiens, Italiens, tous considérant la Sardaigne comme une terre à conquérir. Pendant plusieurs millénaires, le petit continent est tiraillé, colonisé sans jamais être dominé : développement, prospérité, pauvreté, famine, intégration, révolte, ravages, exploitation, entente, indépendance, reconquête, luttes intestines, se succèdent. En 1861, la Sardaigne est intégrée au royaume d'Italie, elle possède depuis 1948, un statut de région autonome. Malgré cette histoire bien mouvementée, un voyageur européen qui se serait décidé à visiter l'île au milieu du 19^e siècle aurait été considéré comme un explorateur parti vers l'Antarctique. Aujourd'hui, la belle île s'ouvre au tourisme, mais pas trop, juste pour plaire.

Pour nous immerger encore dans cette vie saine, nous suivons le rythme lent des jours et des lieux.



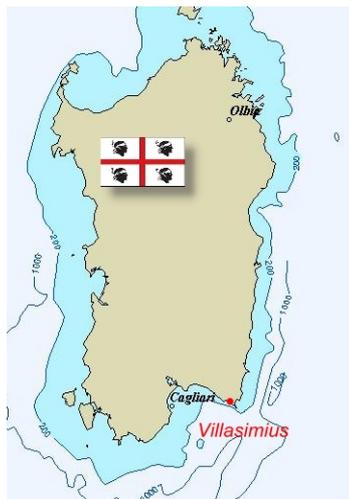


Depuis notre départ, Michel me disait que la Sardaigne était un peu comme la cerise sur le gâteau méditerranéen, accueillante et de toute beauté. Je suis effectivement séduite. Par la Sardaigne mais aussi par les Sardes, qui se considèrent à juste titre très peu italiens, très sardes. Indépendants, les Sardes sont plus réservés, plus calmes, moins exubérants.

C'est une île qui mérite qu'on s'y attarde. Bien sûr, ses plages sont magnifiques ; bien sûr, elle est cernée d'une onde qui se décline du bleu céruléen au turquoise cristallin et qui attire à juste titre les plongeurs, mais surtout, elle est secrète, elle est sauvage, c'est la nature qui l'a envahie, pas l'homme qui y a laissé des traces discrètes qu'on peut pénétrer si on en a la volonté.

Autre étonnement pour moi : le pays est vert ! Je m'attendais à voir un rocher aride, asséché, c'est tout le contraire. Si l'on dépasse les falaises de calcaire métallifère, les roches volcaniques de trachyte rouge ou gris, en empruntant un de ces sentiers de grande randonnée qui longent les côtes et filent vers la montagne sur les traces des anciens parcours des populations nuragiques et des bergers, on rejoint le maquis méditerranéen, immense étendue presque impénétrable, née de la déforestation et des coupes humaines, où luttent pour se disputer le peu d'espace et de lumière disponibles le ciste, le myrte, la lavande marine, le romarin, l'arbousier, le genêt, la bruyère, le pin d'Alep, le lentisque, le chêne vert. Plus loin, ce sont les châtaigniers et les chênes-lièges qui ombrent de vert sombre les montagnes. Une nature splendide éclairée partout par des rochers jaillissants !

Pour approcher cette mystérieuse Sardaigne, nous ferons neuf escales, du sud au nord, par l'est, soit 164 milles le long de la côte.



Tout au sud, un ancrage à Villasimius, une baie ourlée de plages blondes, chapeautées de montagne de verdure et de roche. Paul, du bateau *Aquilon*, nous rallie à la nage dans les eaux transparentes de la baie. Un apéro en vitesse dans le cockpit d'*Aquarellia*, juste pour faire connaissance, puis il rejoint son bord car le vent se lève et soulève un sérieux clapotis. Nous surveillons inquiets son retour à la nage.

Au très petit matin, le soleil se lève à peine et caresse le site de ses rayons orangés quand nous levons l'ancre, inutile de nous évertuer à fermer l'oeil, nous ne dormirons pas.

La houle qui pénètre dans la baie nous a secoué toute la nuit et nous a empêché de dormir, même si nous nous savions en sécurité car l'ancre tenait bien.

*Vivre en harmonie avec la mer,
être à l'écoute des bruits de la nature,
respirer les parfums de l'écume,
se perdre dans les couleurs du vent,
tels sont quelques-uns des secrets du marin.*

L'essence de la liberté.



Nicole et Daniel à bord de *Manoli*

Prochaine étape : 26 milles le long d'une côte de toute beauté, sauvage et montagneuse, un peu comme ces îles d'Écosse que nous aimons tant, avec ici la chaleur en plus.



A Porto Corallo, la première marina financièrement accessible pour notre budget (enfin des douches, l'eau, l'électricité, des pendilles), je foule la terre sarde. Nous sommes un peu loin de tout, seule une boutique dans un camping nous permet d'acheter du pain et quelques denrées basiques. Nos voisins, Nicole et Daniel à bord de *Manoli*, qui laissent ici leur bateau à l'année, nous emmènent en voiture vers Villaputzu, la ville voisine au marché si bien ordonné, aux rues si propres, aux allées désertées de foule grouillante, si contrastant quand on vient de Bizerte et d'autres coins de Tunisie.



De part et d'autre de la marina, deux longues plages, bandeaux blonds où viennent s'écraser les rouleaux argentés soulevés par le vent. Nicole et moi roulons dans ces vagues qui nous éclaboussent, nous rions comme des enfants ; Daniel nage loin, imprudent ; Michel, appliqué, croque et peint nos jeux joyeux. Un matin, Michel aidera Daniel à grimper au mât de *Manoli* pour changer sa girouette-anémomètre. On se sent bien à Porto Corallo, un peu comme si on était chez nous. On se dit que ce serait un bon endroit pour laisser son bateau en hivernage (bien protégé, bien au sud) mais pas pour y vivre à bord car un peu trop éloigné de toute vie locale.

ATTENZIONE!!!
 Balneazione non sicura per
 mancanza di apposito servizio
 di salvataggio
ACHTUNG!!!
 Badegefahr!
 kein Rettungsdienst vorhanden
ATTENTION!!!
 Bathing dangerous!
 No rescue
ATTENTION!!!
 Balnéation périlleuse!
 Pas de service de sauvetage

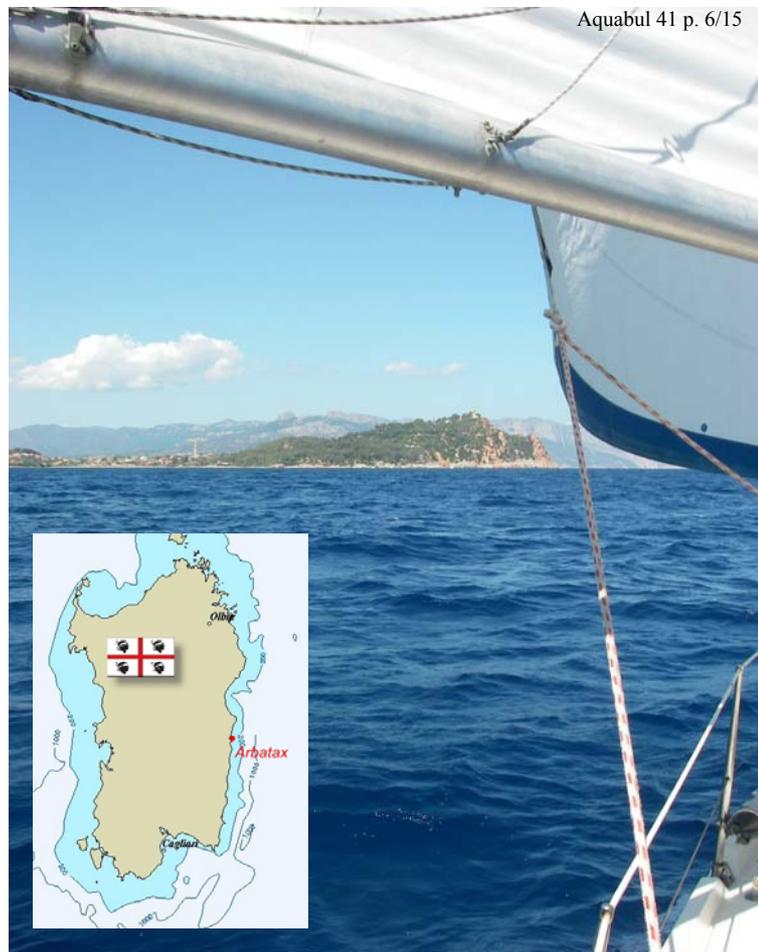


Notre étape suivante est un vrai bonheur, peut-être le cadeau de Dame Nature pour notre 1500^e jour de voyage ? Les couches de montagnes se déclinent presque à l'infini. En avant-plan, chlorophylle et minéral se partagent les parois ; derrière, c'est une succession de cimes, qui se voilent du vert au bleu comme des lavis d'aquarelle, de plus en plus bleu, de plus en plus clair. C'est un paysage que j'adore, grandiose, presque féérique. Pas de trace d'homme, à l'exception des dizaines de tours espagnoles qui ponctuent les caps comme des majestueuses et pacifiques sentinelles dévorées par le temps. Nous savons les petits villages cachés au creux des vallées mais aucune route n'est apparente, aucun parc d'éoliennes ne dénature la perspective. Qui plus est, le vent est portant pour les 34 milles vers Arbatax. Voile, vent, onde et silence sont en accord parfait...

Dans la marina confortable d'Arbatax, c'est un staff professionnel très british qui veille jour et nuit. Nous restons quelques jours dans ce petit village aux habitants souriants. L'environnement est magnifique : tour espagnole du 16^e siècle (la quatorzième à partir de Cagliari) qui protégeait des pirates, dentelle de granite porphyrique que le soleil éclaire d'écarlate ou



de rose ou de saumon à chaque heure du jour ; maquis, sentiers, plages dorées ; Le *trenino verde della Sardegna*, ce petit train vert que nous aurions voulu emprunter pour visiter l'intérieur du pays et qui monte jusqu'à plus de 800 mètres d'altitude n'est plus en activité depuis hier : la saison touristique est déjà terminée, il fait pourtant encore si beau ; randonnée vers Tortoli et son site archéologique. Ce n'est pas le site le plus spectaculaire de Sardaigne mais c'est pour nous le plus accessible à pied. Seuls visiteurs, nous parcourons le site empoussiéré de chaleur, entre ombre et lumière car l'orage menace comme tous les jours. Devant le mystère de la domus de janas (maison de fée ou tombe collective, petite grotte artificielle creusée dans la roche il y a plus de neuf millénaires), au centre de la tombe des géants (ainsi appelée car destinée à accueillir un grand nombre de dépouilles, il y a 4000 ans), au pied des menhirs et dans les méandres du village nuraghi, on se croirait en pays celte. Oserions-nous imaginer l'état de notre civilisation, de nos constructions actuelles dans neuf ou même dans quatre mille ans ?



Notre voyage, nos rencontres...

Après Paul, Nicole, Daniel, voici la postière d'Arbatax. Pour orner ses carnets de voyages, Michel aime demander un timbre et un cachet à la Poste. C'est à chaque fois une autre aventure et une réponse surprenante : « oh non, c'est totalement interdit ! » (Grèce) ou « prenez plutôt ce timbre-ci, il est plus beau » (Albanie) ou encore « C'est deux fois le prix du timbre » (Italie). Parfois la postière prend son temps pour choisir LE plus beau timbre de sa série devant un public imperturbable (Tunisie), parfois la file s'allonge et grince (Malte)... Ici, à Arbatax, la postière choisit consciencieusement son cachet, le règle, le teste à maintes reprises, et pour finir, dans un grand geste définitif, abat le cachet tellement violemment que notre carnet en conserve le relief sur plus de 10 pages. Coût 0,60 € ... et des sourires ravis.





Le soleil est encore
haut dans le ciel.

C'est le moment de
se détendre un peu,
d'aller faire une
lente promenade
sur le rivage pour
chercher des
coquillages.

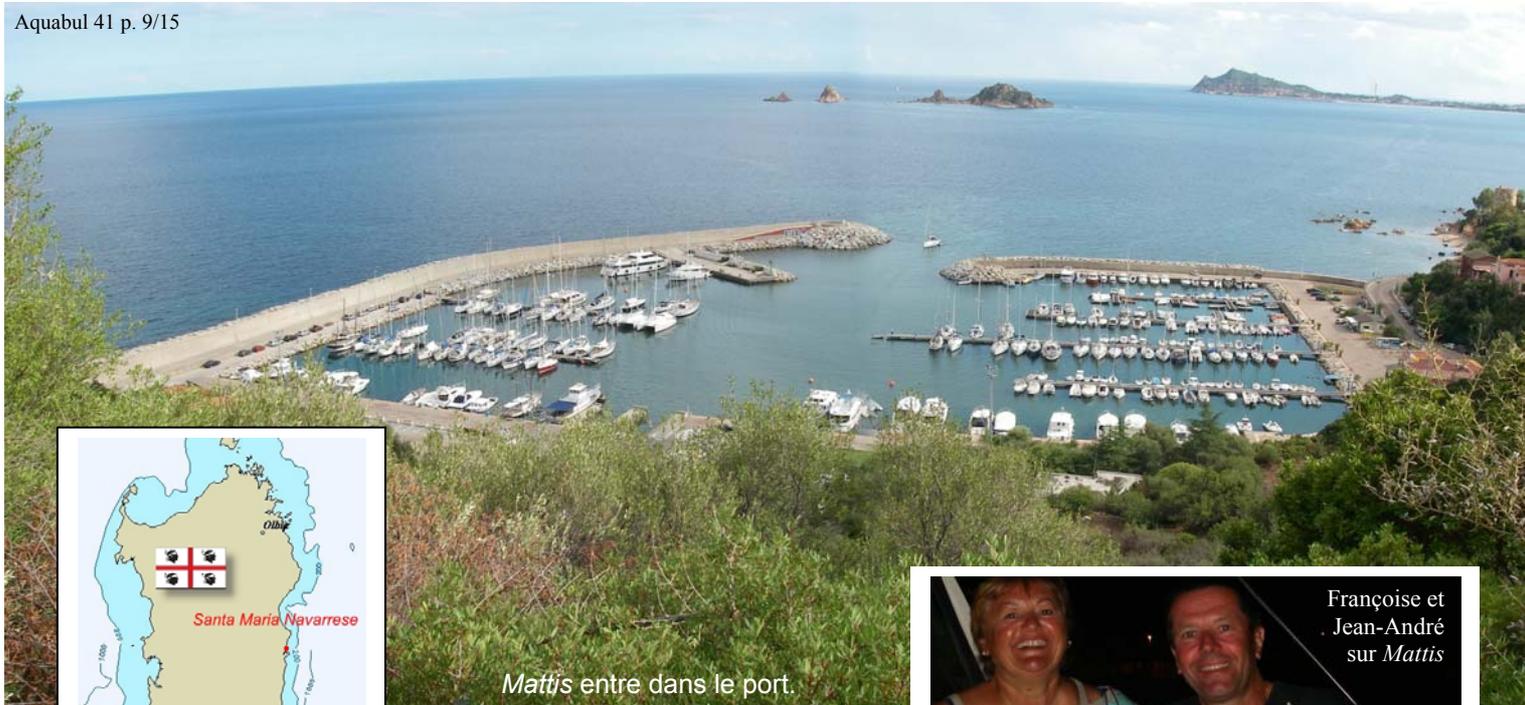
Ces moments volés
à la frénésie
quotidienne, la
Sardaigne nous
les offre.

Cerise
sur le gâteau
méditerranéen,
elle est courtoise et
pleine d'harmonie.





VUES
DE
LA BAIE
D'ARBATAX -



Mattis entre dans le port.



Françoise et Jean-André sur Mattis

Quelques jours plus tard, nous hissons les voiles vers une nouvelle escale.

Oserais-je dire combien de milles nous accomplirons ce jour-là ? Allez, oui, j'ose ! 4 milles ! Une petite heure pour traverser la baie et rejoindre Santa Maria Navarrese. L'accueil, les prix, le confort de la marina sont identiques à sa voisine d'en face. Le décor aussi, toujours aussi montagnoux et sensationnel. Au sommet du village aux accents et aux menus plus germaines que british cette fois (allez donc savoir pourquoi ?), caché derrière le parking d'un restaurant, nous découvrons l'accès au sentier *Pedralonga*. Difficile à trouver mais incontournable si vous vous trouvez dans le coin. Malgré la menace du ciel qui va bientôt nous tomber sur la tête, nous pénétrons dans le maquis, dans les sous-bois, sur un sentier d'ânes à pic des falaises érodées par vent et ressac, avec vue sur le golfe, c'est magnifique ! Avant de rebrousser chemin, nous tombons en arrêt : un arc-en-ciel se déploie sur la mer, un de ses pieds planté dans le roc devant nous. On se croirait dans un conte de fée.

A Santa Maria Navarrese, il y a aussi une tour, jolie tour sur son promontoire. Michel trouve un autre promontoire pour la croquer. Inévitablement.

Nos amis de *Mattis* sont un peu comme nous, ils ont le temps, ou en tout cas, ils le prennent. Comme le vent n'est pas favorable au départ, Jean-André décide de suivre des cours de plongée sur place. Les eaux transparentes du crû sont propices à ce sport de découverte et nous comprenons l'engouement des plongeurs. D'autres sportifs se tournent vers les rochers renommés pour plonger vers le ciel. Moins audacieux, nous nous contentons de les admirer depuis le pont d'*Aquarellia*, le souffle coupé, peu tentés que nous sommes par ces entreprises que nous soupçonnons périlleuses.

Petit message surprise reçu de mystérieux autochtones :

Benvenuti a Santa Maria Navarrese, vi abbiamo incrociati mentre entravate in porto e noi sul nostro motoscafo uscivamo a fare un bagno. Sono Maria Flore e capisco un poco il francese, parlarlo pero' e' tutta un'altra storia! Complimenti per il vostro sito e il bellissimo viaggio che condividete.

Buone vacanze!

Maria, Antonio e Diego



Le jour où nous décidons de naviguer vers La Caletta, un voisin de ponton nous prédit une houle de 6 mètres. Etrange. Les prévisions de « windfinder » sont bien plus conciliantes. Nous prenons le risque, nous avons une longue expérience de ce site météo et nous lui faisons confiance, tout en sachant que des surprises peuvent toujours se produire. Cette fois encore, nous avons eu raison d'y croire, les vagues et le vent sont discrets. Ce qui n'empêche pas l'orage et les grains gris de gronder au large. Nous faisons comme si de rien n'était, tournons le dos pour admirer la côte et les montagnes sardes toujours aussi sauvage, pêchons une modeste daurade coryphène, et arrivons au port sans encombre pour la déguster.



Qu'est-ce que c'est bon la daurade ! Rien à voir avec le thon, pourtant déjà très bon. Rien à voir non plus avec la « mattanza », cette pêche ancestrale du thon en Méditerranée, qui serait malheureusement toujours pratiquée sur l'île de San Pietro, au sud-ouest de la Sardaigne dont nous ne sommes pas très loin. Cette pêche spectaculaire consiste à capturer les thons de l'Atlantique sur la trajectoire menant à leur reproduction.

Pour les intercepter, les hommes installent en mer la « tonnara », un labyrinthe de filets. Une fois, pris au piège, les pêcheurs encerclent les thons de leurs bateaux et procèdent à la mise à mort des grands poissons argentés. La mattanza, aurait quasiment disparu du bassin méditerranéen. Seuls les habitants de l'île de San Pietro et de Favignana, en Sicile la pratiqueraient encore chaque année, de mai à fin juin, mais ceci est un secret. Cette pêche, au premier abord cruelle, ne comporte pas de public, ni de héros comme la corrida. Elle répondrait à un besoin de subsistance dont l'origine remonte à la préhistoire. Au fil des siècles, les hommes, demeurant avant tout des prédateurs, ont dû mettre en commun leurs forces et leurs moyens pour intercepter les grands thons de l'Atlantique. La mattanza, dont le processus commence toujours à terre avec la construction de la tonnara (celle de San Pietro est longue de 900 mètres et large de 333 mètres, la hauteur de ses filets varie entre 40 et 60 mètres) a toujours été une entreprise collective, solidaire, dotée d'une forte hiérarchie à l'image de la communauté. Nous nous souvenons avoir dû éviter des filets dérivants en juin 2007. C'était peut-être une mattanza ?

On nous a dit que cette pêche massive de printemps tend à disparaître. Essayons d'y croire, pour que renaissent les poissons.

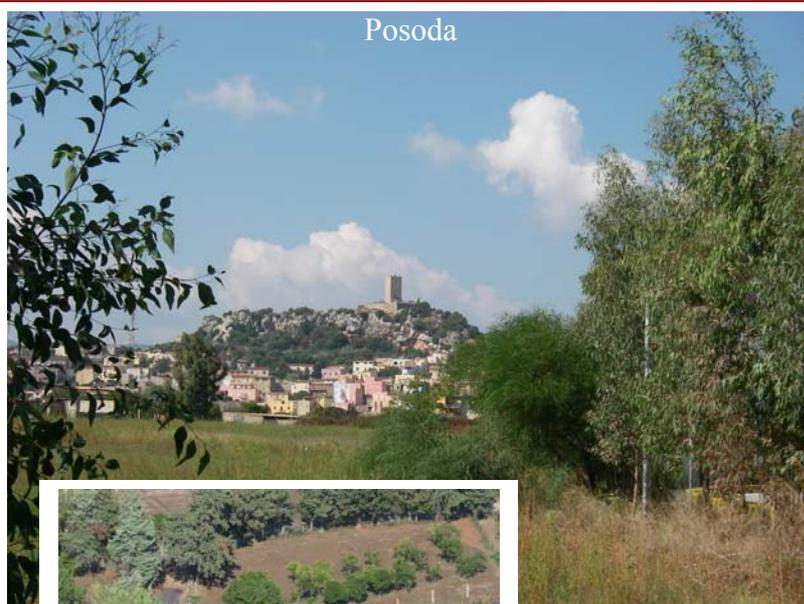




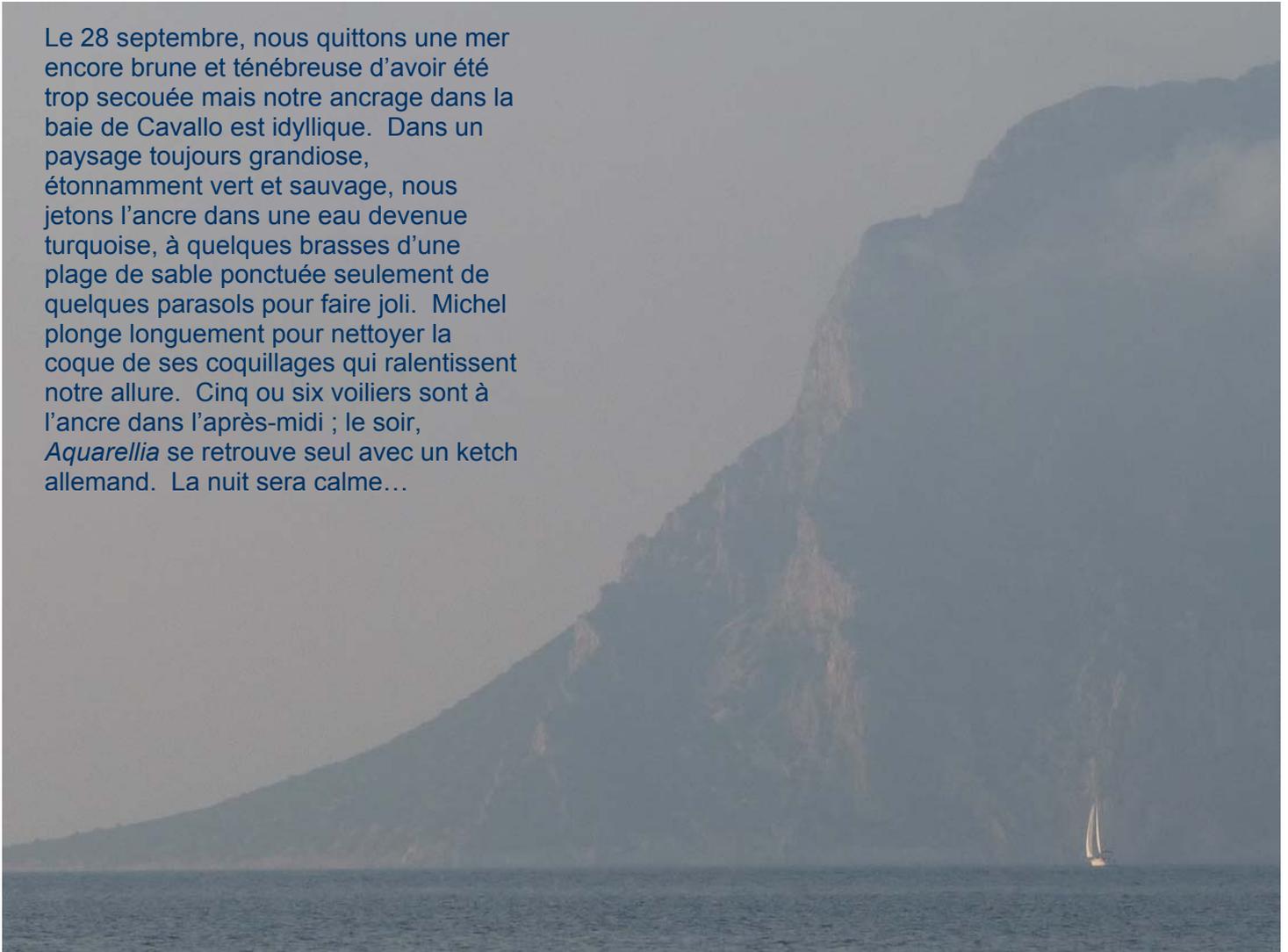
*La brise de mer balance doucement les branches du genévrier.
Le soleil, tel un caléidoscope, filtre à travers les épines du
pin parasol au pied duquel je complète mon esquisse.*

Pendant quelques jours, les grains et les orages vont se succéder sans répit, nous restons à l'abri dans la marina tranquille, les vagues passent au-dessus des murs du port sans vie, j'installe les seaux dans le cockpit, Michel échafaude des dispositifs entonnoirs, les seaux se remplissent d'eau de pluie à vue d'œil, ce sera une économie pour la lessive. Car le lendemain, le linge vole au vent et au soleil, le déluge s'en est allé. Sous le soleil aussi, la marina et le village sont tranquilles et soignés. On s'y sent bien, comme partout en Sardaigne, même si ce village-ci est un peu trop « villégiature » à notre goût. Une autre de nos randonnées nous conduit par la plage au village de Posoda, accroché à un pic. Depuis la haute tour perchée sur les blocs pastels des maisons à étages, vue sur les marais gorgés d'eau, sur les vergers d'oliviers qui ressemblent d'ici à des bonzaïs bien rangés, sur la mer qui se calme doucement... Que c'est beau ! Un autre couple gravit comme nous les échelons de la tour pour arriver en haut, tout en haut, et dominer humblement le paysage. Comme nous, ils sont ravis. Nous échangeons nos appareils photographiques pour nous immortaliser devant ce paysage intemporel. Au port, près de la tour, belle de jour, très belle de nuit, la pizzeria « Torre » est à recommander, les plats sont délicieux pour un prix correct et l'accueil est très souriant malgré l'affluence de clients qui connaissent la bonne adresse.

Posoda



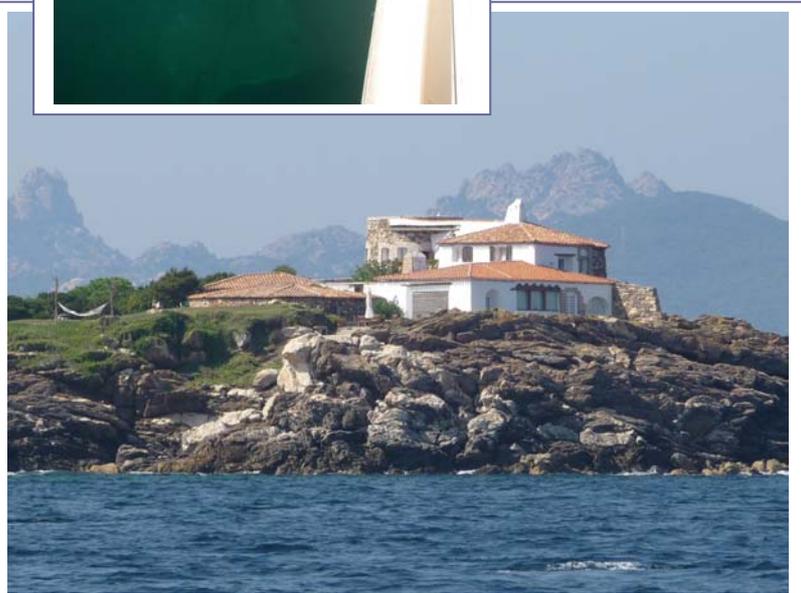
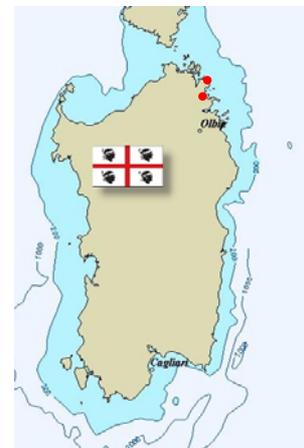
Le 28 septembre, nous quittons une mer encore brune et ténébreuse d'avoir été trop secouée mais notre ancrage dans la baie de Cavallo est idyllique. Dans un paysage toujours grandiose, étonnamment vert et sauvage, nous jetons l'ancre dans une eau devenue turquoise, à quelques brasses d'une plage de sable ponctuée seulement de quelques parasols pour faire joli. Michel plonge longuement pour nettoyer la coque de ses coquillages qui ralentissent notre allure. Cinq ou six voiliers sont à l'ancre dans l'après-midi ; le soir, *Aquarellia* se retrouve seul avec un ketch allemand. La nuit sera calme...



Eh bien non, car c'était sans compter la houle d'est qui nous arrive sans son vent. Nous levons l'ancre au petit matin en quête d'un ancrage plus reposant. Ce sera Cala di Volpe, sur un corps morts et des eaux turquoise transparentes. L'eau est si claire que nous voyons le bloc de béton qui retient la bouée comme si nous allions nous y échouer. L'échosondeur marque pourtant 8m de fond. C'est le moment de prendre une photo bien explicite. Tout semble pur ici, l'eau, l'air, les crêtes des montagnes, les rochers qui soulignent l'émeraude des coteaux ... Pourtant, quelques villas imposantes ponctuent ce paysage mais la plupart sont élégantes et offrent une touche indiscreète à notre navigation côtière. Parfois, elles sont dissimulées sous un toit recouvert d'herbe légère pour se faire plus discrètes encore, parfois elles sont immergées dans un jardin de verdure du plus bel effet, les architectes paysagers on dû se régaler.



Cala di Volpe





Nous approchons maintenant tout doucement de l'extrémité nord orientale de la Sardaigne : l'archipel de la Maddalena formé de quatre îles principales proches de la côte sarde (Santo Stefano, Caprera, La Maddalena et Spargi), de trois îles mineures plus proches des bouches de Bonifacio, et de nombreux îlots. Peuplé durant la préhistoire, l'archipel fut abandonné par la suite et fréquenté sporadiquement par quelques bergers corses qui y faisaient paître leurs troupeaux de chèvres. A partir de 1767, l'archipel fait partie du royaume de Sardaigne et devient une base navale stratégiquement importante. Depuis 1996, le premier parc national sarde pour la protection de la flore, de la faune et de l'environnement y est créé.

Les deux dernières escales nous offrent un spectacle unique : une végétation splendide, une mer invariablement cristalline, des roches granitiques aux formes les plus variées qui ressemblent étrangement à ces rochers roses de Ploumanac'h en Bretagne. Avant d'ancrer dans la baie de Porto Palma, dans un creux de l'île de Caprera, nous profitons d'un vent établi pour offrir quelques zigzags et virements de bord à *Aquarellia* et découvrir quatre ou cinq superbes baies de cet archipel considéré comme le meilleur abri de l'une des zones les plus tumultueuses de Méditerranée (les bouches de Bonifacio). L'archipel a d'ailleurs consolidé son histoire par le passage de personnalités telles que Napoléon, Nelson, Garibaldi et Mussolini.





Nous ancrons donc à Porto Palma – superbe –, très vite rejoints par *Ellen* avec qui nous jouons à saute-mouton depuis plus de 15 jours. Depuis que nous avons quitté chacun la Tunisie, nous naviguons de rendez-vous manqué en rendez-vous manqué, dame nature le voulant ainsi. Des bouées semblent nous barrer le chemin du fond de la baie, nous restons donc au creux d'une anse moins profonde. Plus tard, d'autres bateaux utiliseront les bouées qui sont en fait des corps morts bien arrimés pour accueillir les bateaux de passage. Qu'à cela ne tienne, *Ellen* et *Aquarellia* sont bien ancrés dans un site superbe, c'est l'heure de passer aux choses sérieuses : accolades d'amitié, apéritif et bon repas préparé par Véronique, échanges passionnés de nos navigations respectives et échos de nos amis communs.



De longues plages où les parasols sont rares, ponctuées par des cortèges de rochers.

Dans le cockpit je lus un journal oublié sur un banc, quel meilleur endroit pour s'informer sur le monde sans en être la proie.



Entre la Calletta et la Gavetta, nous n'aurons pas touché terre. Les marinas sont de renommée guindée et les mouillages tellement beaux, la Costa Smeralda étant en effet protégée par une sorte de décret depuis que l'Aga Khan Karim IV tomba amoureux de ce coin de l'île encore désert en 1962. Une protection toute relative puisqu'elle permet à la jet-set de posséder de vastes domaines et de s'implanter en respectant généralement la nature, pour notre plus grande satisfaction.

Cette fois pourtant, la marina de La Maddalena nous attire. Les orages sont de retour, nous avons bien profité du ciel bleu et des eaux cristallines. Au port et dans la ville, qui est plutôt jolie, nous retrouvons la gentillesse et le sourire des Sardes même si les ruelles nous font plus penser à ces stations vénitiennes qu'aux villages de Sardaigne. Une randonnée vers un sommet dominé par un phare cerné de constructions et de fils militaires nous permet quand même une belle vue de l'archipel, mais ici, les sentiers et la vraie nature sont loin. Sur cette petite île au passé fort militarisé, d'autres étonnements : beaucoup (trop) de voitures, pas un Sarde ne parle français à quelques encablures pourtant de la Corse, une ruelle commerçante et un marché sympa, de délicieuses glaces pour Michel, une météo à nouveau magnifique.

Le 5 octobre nous quittons La Maddalena pour une navigation vers la Corse, non sans nous promettre d'y revenir. Car en Sardaigne, quelqu'un nous a dit qu'on était capturé, non par les bandits, mais par la magie du pays et de ses habitants qui semblent d'une autre époque, tellement tranquilles. Je confirme, nous sommes capturés, et captivés. Un jour sans doute nous y amènerons notre bateau, pour y visiter les terres et rencontrer les hommes, encore et encore...